

Tromper l'en-nuit « Je, c'est (irréremédiablement) l'autre »

Sylvie Bérard

Number 52, Spring 1992

JE est un autre... hors de soi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15100ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bérard, S. (1992). Tromper l'en-nuit : « Je, c'est (irréremédiablement) l'autre ». *Moebius*, (52), 15–20.

TROMPER L'EN-NUIT

«Je, c'est (irréremédiablement) l'autre»

Sylvie Bérard

Supposons que, un soir, une nuit, on marche, plutôt on traîne une solitude hagarde dans des rues fébriles comme on débarque dans une surprise-party où vous ne nous attendiez plus. L'ennui porte conseil. Au hasard, on va, on vague, on vous rencontre, peut-être. Rue animée, on dérape. Des enseignes au néon nous aguichent, nous agressent les sens. Des relents de fête forcée nous saisissent au gré des flots humains croisés sur le trottoir. On bat le pavé. Une vague envie de bruits, de voix, de vie nous porte çà et là dans une ville ennuyeuse et vaine.

Alors parfois, pour être dans le ton, faute de vouloir rentrer, on entre.

Là, c'est peut-être là où c'est souvent là, dans un coin familier, avec des têtes qui nous reviennent. Là, c'est parfois là pour la première fois, pour changer. De toute façon, là, c'est du pareil au même. Mais cela, c'est toujours le lendemain qu'on se l'avoue.

Ce soir, disons que c'est là un endroit pas trop antipathique, où déjà vous avez pu aller vous terrer, vous sous-terrer, certains soirs comme ce soir.

Alors, on entre, disait-on, et comme c'est au premier étage, on monte. De là-haut nous parviennent des échos de musiques vaguement assourdissantes mais rassurantes. Grâce à la présence rédemtrice de ces décibels, on peut toujours nier tout le lendemain des confidences qu'on soufflait langoureusement à l'oreille la veille.

Au milieu de ces réflexions – celles-ci ou celles-là, selon les soirs – on passe le seuil.

Tout à coup, je suis là, au milieu des autres – plus on est d'êtres humains moins on pleure –, me prêtant au même jeu que les autres – les autres sont parés de bonnes intentions –, faisant semblant comme tout le monde ici – tout en faisant semblant de ne pas faire semblant – que c'est du pur sérieux cent pour cent naturel enrichi à l'essence biodégradable. Par exemple, sur un tempo frénétique au milieu de la piste en losange, je simulerai pour la galerie, entre le refrain et le troisième couplet irrégulier, la catharsis fondamentale.

Regarder partout sans faire mine de chercher quelqu'un.

Pour l'instant je suis là, gênant le passage – on me bouscule, qui à droite, qui à gauche, à qui mieux mieux –, à me demander si j'accorderai au comptoir l'insigne honneur d'accueillir ma présence postmoderne et profonde ou si j'irai me percher dans un coin si reculé que, de ma première à ma quatorzième bière, je devrai y aller de force moulinets de bras pour m'attirer une consommation. J'opte pour le compromis, d'autant plus qu'en plein centre dudit endroit de perdition, une délicieuse personne inconnue semble traîner des paupières lourdes d'ennui. Je suppose que, comme d'habitude, je dois me préparer à feindre jusqu'au dernier service funeste ne pas savoir que je suis de ces personnes d'une ère révolue, absolument incapables de faire autre chose que de s'asseoir bêtement auprès d'une charmante personne inconnue. En fait, tout ce que je sais dire c'est, d'une voix affaiblie par l'émotion – deux points, ouvrez les guillemets et je cite –, est-ce-que-ça-te-dérange-si-je-m'asseois-ici – point d'interrogation, fermez les guillemets et du même coup, fermez la bouche pour le reste de la soirée sinon pour demander à un dynamique individu à plateau «Une autre, s'il-te-pelaît».

Ouais. Sombre, l'endroit; étouffante, l'atmosphère. Il faudra que je songe à ne plus me prendre à revenir dans ce genre d'endroit. Autour de moi, tout le monde, manifestement, se connaît. Ou du moins, tout le monde connaît au moins quelqu'un qui n'est pas moi. Tout le monde sauf la gracieuse personne inconnue qui vient de s'éloigner en me demandant de lui surveiller son sac pendant qu'elle téléphone. Il me semblait, aussi, que c'était le genre de suave personne qui se lève toujours au milieu d'une soirée pour aller téléphoner, histoire de se dénicher un lit potentiel...

– Mon nom? Euh... oui... bien sûr, mon nom...

– Oui, ton nom. Ce serait plus pratique, non?

Ça te demande ton nom et tu hésites, comme si tu avais peur de donner une mauvaise réponse et qu'on te recale. Ton nom, bien sûr, celui que tu portes comme une tache ingrate de naissance... C'est bien toi, ça. Chaque fois tu meurs d'envie de crier qui tu es à travers le bar entier et dès qu'une capiteuse personne méconnue te demande ton nom, tu te méfies! Pourtant, ce nom, tu finis par le laisser tomber mollement, non sans en exiger un en retour. Bon, ça y est, ça doit te prendre pour l'imbécile de service! Oh là! relaxe, mon canard, et de grâce, tourne sept fois ta langue natale dans son orifice buccal avant de lui demander si on goûte souvent sa douce présence mal connue sous cette latitude («Vous v'nez souvent ici?»)...

«Chi va piano va sano; chi va et cætera.»

Non, je ne viens pas souvent ici, si vous tenez vraiment à le savoir. Seulement vous comprenez, après l'ablation récente de mon appendice sentimental, il faut bien garder la forme... Oui, le cher appendice est reparti habiter chez ses parents, si vous voulez plus de détails. Mais surtout, ne me demandez pas si je suis chèvrefeuille ascendant citrouille dans l'astrologie algonquine!

Bien sûr, je suis injuste. Bien sûr, je ne laisse sa chance ni au coureur ni à la coureuse. Car somme toute, tu n'as pas l'air trop bête. Tu ne profères pas – pour ce que j'en entends – trop d'énormités. Tu me sembles sympathique, tiens, tu me plais. Mais tu aurais dû voir la mine que tu faisais, tantôt, lorsque tu m'as demandé si tu pouvais t'asseoir à ma table. Je t'observais faire ton entrée désinvolte,

l'air soigneusement détaché, tu sais, mais le bras qui illico et derechef s'accroche à la première table venue comme si c'était la dernière après l'hécatombe décisive!

Je ne te demanderai pas tout de suite «chez moi ou chez toi». Surtout pas entre deux gorgées! Justement, je vais laisser un peu la bière – que tu ingurgites à un rythme industriel, ciel – opérer. D'ailleurs, déjà ton regard se fait plus racoleur et ton sourire charmeur. Je me demande si tu as le charme aussi évident au grand jour... On a de ces surprises, parfois!

Donec eris felix, multos numerabis amicos.

Je, tu parlent pour ne pas avoir à se taire. Je, tu énoncent de grandes vérités sur la vie et le monde. Je, tu sentent leur quotient intellectuel voler à ras du sol, proportionnel inversement à leur libido.

Je, tu crois bien que je t'inviterai, tu m'inviteras chez toi, moi.

Comme on s'en doute, c'est bien avant le last call que je m'éclipse, que tu t'éclipses bras dessus bras dessous. Chez moi ou chez toi, quelle importance puisque j'y vais, tu y vas avec toi, moi et c'est fou ce que ça rassure, hein? Je m'engouffre, tu te glisses à mes côtés sur la banquette d'un taxi. Le rétroviseur me, te laisse apercevoir le regard entendu de quelqu'un qui au volant en a vu bien d'autres.

Les enseignes au néon clignotent toujours aussi agressives alors que le taxi file dans la ville toujours aussi nocturne, mais, répétons-le, on est deux pour l'instant, alors...

Cependant, portière, clé échappée puis reprise, porte, escalier, rire nerveux, passons ces détails. Après tout, nous touchons au but, il n'y a pas si loin du couple aux lèvres!

Sur un tapis, l'inespérée rencontre entre un corps et un corps. Une main qui effleure un sein, une lèvre qui rencontre une joue, un pied qui se frôle à une jambe. Un cou part à la rencontre d'une caresse, une taille cherche l'étreinte, une langue attend, tapie dans l'ombre. Et tout se précipite. Le vernis vole en éclats, le tapis se plisse sous la peau. Les mains se font plus pressantes et les seins plus avides. La bouche entière voyage sur le visage déjà rougi. Toutes jambes et tous pieds confondus, les corps s'enroulent. Le

cou est parcouru à l'en user; la taille, serrée à l'en étouffer. Le baiser se fait long et pressant, il s'éternise à mesure que les doigts voyagent sur l'épiderme avide qui se couvre d'une chair de poule chaude et invitante. Les vêtements ne sont plus qu'un tas inutile dans un coin de la pièce. Les sexes sont aux aguets et épient les efforts des mains et des bouches à s'en rapprocher. Les lèvres ont glissé sur les épaules et s'approchent d'une poitrine moite d'efforts. La langue s'attarde un instant à la pointe des seins qui se tient hérissée à l'horizon. Puis c'est le ventre qui reçoit la douce caresse humide, puis la peau camouflée sous les poils drus. Puis le sexe, enfin, est parcouru de la caresse insidieuse d'une langue agile qui ne cesse de s'enrouler et de se dérouler dans ses moindres replis. Le corps halète, tous muscles tendus, dans l'attente d'une caresse ultime qui se transmettra jusque dans ses tréfonds et le laissera pantelant. Plus tard, ce sera l'autre corps qui recevra l'effort, des mains peut-être cette fois, qui l'amèneront, pour un instant, bien au-delà du tapis, où deux corps, pour le moment, reprennent leur souffle, pendant que des doigts mous voyagent, pour maintenir le contact.

Évidemment, quand les corps s'éveilleront, la nuit sera loin. Le jour, tous les chats ne sont pas gris, pas plus que les chattes, d'ailleurs. Sûrement qu'ils se quitteront, les corps repus, qu'elles se quitteront, les mains fatiguées, les bouches lasses, peut-être même sans échange de numéros de téléphone, car lorsqu'il fait clair, tout est plus facile, si banal, inutile, n'est-il pas?

Fin : je, tu, elle justifie les moyens...



Max Ernst